

trer l'influence de Descartes sur l'esprit des lois de Montesquieu, dans les divers écrits de Turgot, sur Rousseau, dont la *profession de foi du vicaire savoyard* est pleine de réminiscences cartésiennes.

On peut donc dire que le cartésianisme n'a pas cessé depuis deux siècles d'être, avec des fortunes diverses, la véritable philosophie française. Le XVII^e siècle nous le montre dans son action énergique et glorieuse pour détruire les vieilles méthodes scolastiques ; le XVIII^e siècle nous le montre triomphant mais ayant bientôt à lutter contre des doctrines qui, malgré d'illustres adversaires, finirent par triompher avec Condillac, Destutt de Tracy, Cabanis, Broussais, mais qui disparaissent à leur tour, ne laissant derrière elles que des ruines et des doutes. Le XIX^e siècle enfin héritant de cette glorieuse tradition le remet en honneur, puissant et épuré dans les leçons et les écrits des Laromiguière, des Royer-Collard, des Cousin. Ce serait donc être infidèle à toutes les traditions de la France que de renier Descartes. Les plus violents adversaires eux-mêmes ont proclamé son génie et ses services. Vico dit de lui qu'il est le plus grand mathématicien du monde et qu'il avait une intelligence telle qu'on n'en rencontre pas deux en un même siècle. Voltaire, dans un de ses bons moments, le proclame également le premier génie de son siècle, et il ajoute en parlant de ceux qui nient son génie, son influence et les services qu'il a rendus, *qu'ils peuvent se reprocher de battre leur nourrice*. Je sais très-bien qu'il est de mode aujourd'hui, dans un certain monde, de mépriser souverainement toutes ces hautes questions qui passionnaient nos pères. A quoi bon la métaphysique ? Cette question est posée par deux classes de gens ; aux uns qui ne voient que l'utilité, les résultats pratiques, nous répondrions de nouveau qu'il ne peut y avoir de résultats pratiques sans théories scientifiques, et qu'il n'y a pas de sciences possibles sans métaphysiques, sans philosophie ; aux autres qui, au nom de la religion, prétendent que la foi suffit et que la métaphysique est non seulement inutile, mais dangereuse, nous répondrons par ces belles paroles de Fénelon que cite M. Bouillier (11, p. 259).